

Georges Simenon : la peur d'être

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Un romancier est une éponge. Peu le furent autant que Georges Simenon. C'est pourquoi son commissaire lui ressemble. Il est poreux comme lui. Aussi se promène-t-il dans ses enquêtes comme un romancier, c'est-à-dire qu'il se laisse envahir par des odeurs, des saveurs, des atmosphères. Comme un chien, un chasseur, un homme à femmes, il renifle. Ce que fut exactement Simenon : chien, chasseur, homme à femmes, et de surcroît romancier russe de langue française, comme nous le rappelle opportunément Pol Vandromme dans la petite étude, si passionnante, qu'il a consacré au créateur de Maigret.¹

Comme Balzac, Simenon est l'auteur d'une immense comédie humaine, la plus envoûtante sans doute du XX^e siècle.² Mais d'une comédie humaine en creux et en grisaille. Des histoires où l'intrigue ne compte pas, dans lesquelles les personnages errent, rêvent leur vie plutôt qu'ils ne la gouvernent. Croisières sans gouvernail. Et pourtant ses personnages, nous les aimons, ils nous obsèdent, nous ne pouvons nous passer d'eux. Et quand le dernier s'efface de notre esprit, Simenon nous en fabrique un autre, inattendu, plus pathétique, plus troublant, plus attirant, plus démuné, plus perdu, si possible, que les précédents. Lire Simenon, c'est descendre, en perdant pied peu à peu, dans l'enfer des passions humaines, pour n'y remonter jamais peut-être. Un enfer en grisaille sans doute, le moins dantesque des enfers, mais si brûlant pourtant.

Cet enfer est semé par endroits d'oasis de tendresse et de pitié. C'est par là, autant que par son goût des détails familiers, que Simenon est un romancier russe tel que l'entendait le XIX^e siècle. Et c'est ainsi qu'il est le plus formidable créateur de personnages de la littérature du XX^e siècle. Dans un monde à la dérive, surnagent des âmes mortes. Leur héroïsme est d'un instant, leur passion s'essouffle vite. L'amour a sa place mais nocturne et comme honteuse. Les sens sont puissants, quoique tristes. Comme chez Proust, Dieu est absent. Et c'est normal. Dieu est toujours absent d'un roman, puisque le romancier peint l'enfer des passions humaines.

Sa langue est simple, chaude, familière. On pourrait croire qu'il n'a pas de style, car elle est transparente et qu'il n'élève jamais la voix. Mais il n'y a pas un mot à retirer de ses phrases. Cette extrême indigence que le style exige, selon Vandromme, la voici. Ses personnages ne semblent pas avoir d'idées, peut-être en ont-ils trop et n'arrivent-ils pas à les maîtriser. Ils sont toujours écrasés. Souvent leur passé lancinant dévore leur présent, tuant lentement tout ce qui voudrait vivre.

Ses personnages commencent à exister à partir du moment où ils quittent les rails, cessent d'être en règle, lâchent la rampe. Un notable ou un clochard, c'est la même chose. Souvent le notable devient clochard, et la fille de notables se prostitue par vengeance. Ils partent, ils fuguent, on

ne les revoit plus, la brume les emporte. Ils appartiennent à la race des vaincus et à celle des silencieux.

Il y a aussi ceux qui s'enferment, comme si le destin de l'homme, à un certain stade de son existence, n'était pas d'échapper à la vie pour s'enfermer dans un univers personnel et rassurant. Et il y a ceux qui s'enfuient, comme si la fuite n'était pas la plus immédiate, la plus violente, la plus animale de toutes les réactions. Certains ne prendront même pas le départ. Un tel attend jusqu'à la dernière seconde celle qui devait le rejoindre, descend du train et rentre chez lui. D'autres ne reviendront jamais (les suicidés) ou reprennent tranquillement leur place au sein de leur famille, refont les gestes ordinaires, sont exactement ceux qui avaient faussé compagnie à tous quinze jours plus tôt.

Si vous en doutez, observez leur regard, il n'est plus le même. Mais ne comptez pas sur eux pour avouer ou pour s'expliquer. «Etait-ce encore utile ? Il avait compris que ça ne se fait pas, qu'il existe des choses dont il n'est pas convenable de parler. Ce qui était important, c'était de se conformer à la règle, certes, tout en sachant bien que ce n'était qu'un jeu ; faute de quoi on rendait la position des autres impossible.»

Un univers fermé

Du jour où ils ont pris conscience de cette cassure, de cette altération, les personnages de Simenon sont séparés. S'ils parlent, on les accuse de cynisme. Cyniques les réponses de Bébé Donge, cette sorte de sœur de Thérèse Desqueyroux, qui a comme elle empoisonné son époux, si douce, et dont personne n'a compris le geste, sauf François, son mari, ni le calme avec lequel elle endosse la responsabilité de son acte.

Pour d'autres encore, le monde perd tout à coup sa consistance, révèle sa fragilité, semble prêt à s'effondrer. «Voilà douze

ans, que dis-je, voilà vingt ans, trente ans que je marche sur la pointe des pieds, dit l'un d'entre eux, que j'ose à peine respirer à fond. Parce que j'ai appris que tout est fragile, tout ce qui nous entoure, tout ce que nous prenons pour la réalité, pour la vie : la fortune, la raison, la quiétude, et la santé donc ! Et la vertu... D'autres fois, c'est le contraire, c'est la vie qui se fige.»

«Les personnages de Simenon, écrit Pol Vandromme, à la limite de l'être et du non-être, se cantonnent dans ce domaine étri-qué, dans la moiteur de ce marais, parce qu'ils ont cette intuition que, s'ils échappaient au non-être pour avouer vraiment, ils s'égareraient dans la démence. Etre ce qu'on est, c'est aviver sa folie. Passer la ligne, c'est assumer jusqu'à la pire extrémité son détraquement. Gratter les apparences dorées, c'est s'effondrer dans une caverne d'où l'on ne revient jamais. Vivre en s'évadant d'une existence, dans laquelle sont encloses les vérités confortables et doucereuses du système, c'est se détruire. Aller au bout de soi-même, c'est s'abîmer dans la nuit. Le vrai sujet de Simenon, peut-être le seul, c'est la peur. La peur d'être soi et, quand on veut l'être, la peur de devoir reconnaître sa folie, sachant qu'elle finira par tout emporter. Simenon est à l'affût de la faille que l'hérédité, les instincts ont élargie en nous. Tout est joué dès le début. Tout se passe à huis clos.»

Un univers fermé, comme celui de Mauriac, sans la grâce, avec le mal à l'état pur, une sorte d'innocence dans la malédiction. Le soleil et la mort ne sont pas les seules réalités qui ne se puissent regarder en face. La vie en est une autre, et la plus terrible de toutes.

G. J.

¹ Pol Vandromme, *Georges Simenon, romancier russe de langue française*, l'Age d'Homme, Lausanne 2000.

² Voir encore, **Thomas Narcejac**, *Le cas Simenon*, Le Castor Astral, Bordeaux 2001, 210 p.